



Réception de Nathalie Skowronek

DISCOURS DE NATHALIE SKOWRONEK
À LA SÉANCE PUBLIQUE DU 29 OCTOBRE 2022

Cher Yves,

Claude Lévi-Strauss avait l'habitude de répondre aux propositions de sa femme par une formule simple, témoignant de sa curiosité : Essayons, lui disait-il, et ils essayaient.

Le mot m'est revenu ce soir de printemps où tu m'as demandé quelle serait ma réaction si jamais, un jour, peut-être, l'Académie se trouvait à évoquer mon nom pour m'accueillir en son sein. Ce soir-là, j'ai jeté un œil un peu inquiet autour de moi, le mot de Lévi-Strauss a fait le reste. Essayons ? Essayons.

Il faut dire aussi, cher Yves, que je savais avoir avec toi le meilleur des « parrains ». Nous nous sommes rencontrés à la suite du prix que l'Académie avait décerné à ma *Shoah de Monsieur Durand*. Nous avons évoqué Paul Celan et sa *Fugue de mort*, ce vers qui m'avait terrassée : *Ma mère jamais n'eut les cheveux blancs*, ainsi que ton recueil *La Tristesse du figuier*. Fugue-figuier, déjà mon « imaginaire juif », déjà la poésie, déjà ton amitié, et je te remercie des mots que tu viens d'avoir pour moi, pour mon parcours. Je te remercie en mon nom, pour la petite fille avide de livres et de lectures que j'ai été, qui peine à croire qu'elle se trouve bien ici, cet après-midi, de l'autre côté du miroir. Je te remercie au nom des miens qui, il n'y a pas si longtemps, ne parlaient que le yiddish des *shtetls*, et que l'Académie, à travers moi, honore également. Pour cela aussi, je tiens à vous exprimer ma gratitude.

Chères Consœurs, chers Confrères,
Chères amies, chers amis,
Chère Ferry,

*Longtemps travaillé dans les Mines de Papier
continue
on se croit seul mais penses-tu qu'est-ce que ça griffonne là-dedans
n'empêche on est tout seul
fait tout noir
on travaille tout au jugé¹*

Voici les mots de Jacques Crickillon dans *Le Bois de Cendre*, et, en effet, c'est à un homme qui aura passé sa vie en poésie que j'ai l'honneur de succéder. La plaçant au plus haut, il n'aura de cesse depuis l'éclatante parution de *La Défendue* en 1968, à vingt-huit ans, d'aller chercher au plus loin de la langue, de la forme, ses pépites. « C'est la poésie qui tient tout, habite, crée, intensifie, élève, donne un sens² » disait-il, considérant que le langage et l'univers ne font qu'un, puisque c'est par les mots que le poète voit et sent.

Comme cela fait du bien, et comme, précisément, cela élève – cela m'élève – d'être placée dans l'orbite de celui qui prête tant à la littérature. Pas celle qui confond qualité et nombre de *like*, mais celle inconfortable, qui, je cite, « se refuse à demeurer plus longtemps dans l'exil décoratif, rassurant, du musée de la littérature³ ». Les mots de Jacques Crickillon sont âpres, son engagement sans complaisance. Loin de lui le désir d'ajouter du bruit au bruit, de céder à l'art-spectacle, comme si la poésie n'était jamais qu'un divertissement inconséquent, sous lequel se rangeraient tout et n'importe quoi.

Dans son discours de réception, le 26 février 1994, Crickillon met en garde : « La culture, belle comme un feu dans la montagne, est fragile comme un feu dans la montagne⁴ », si bien qu'il ne conçoit l'écriture que dans le vertige. Il écrit : « Le temps

¹ *Le Bois de Cendre*, Châtelaineau, Le Taillis Pré, 2009.

² Éric BROGNIET, *Jacques Crickillon ou la littérature en instance d'oubli*, Bruxelles, ARLLFB/Samsa, 2017.

³ *Ibid.*

⁴ Réception de Jacques Crickillon. Séance publique du 26 février 1994. Discours de Jacques Crickillon, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994.

est venu de secouer la poussière des pensées, d'agir et de parler. » Et aussi : *Ici, on fait pas le politoch, pas le cinémac*⁵. Ce qu'a bien compris Éric Brogniet⁶, auteur d'un essai sur le poète qui nous sera d'une grande aide pour retracer son parcours, lui qui place ce vers du poète en exergue de son ouvrage : *Un mot qui n'est pas un risque n'est qu'une tache*. La formule va bien avec celle de Bram van Velde (avec qui je partage la même date de naissance) : « Quand le pire est évité, c'est nécessairement faux quelque part⁷. » Le pire, Ossip Mandelstam l'a connu, lui qui en est mort, comme tant de ses frères et sœurs en écriture, comme tant d'hommes et de femmes russes. À Anna Akhmatova, il disait : « La poésie c'est le pouvoir⁸. » Et Akhmatova, qui, elle aussi, a affronté tous les périls et tous les dénuements au nom de sa foi en la poésie, donc au nom de la liberté, oui Anna Akhmatova posait doucement la tête sur l'épaule de son ami.

Me voici donc associée, par la magie du fauteuil 20, à Jacques Crickillon qui, étonnamment, vivait déjà depuis un long moment avec moi. Le croirez-vous, chère Ferry, vous qui sous la signature de « Ferry C. » avez réalisé de nombreux collages, en dialogue constant avec la poésie de votre époux. Il se trouve que mon compagnon, écrivain bien sûr, mais féru de collages aussi, en réalise régulièrement. Ces collages sont comme un état des lieux de son imaginaire, de ses réflexions, un hommage aux influences fécondes. On y trouve des peintures, des dessins découpés et recoloriés, des articles de presse et, vous l'aurez deviné, souvent, des poèmes. Ainsi, au fil des déménagements, nous suivent les vers de Jacques. Et notamment ceux-ci, récités de mémoire au moment où me fut annoncé ce passage de témoin :

*Jamais ne s'achève le poème, comme
Ce silence
Dira
Je vous aime*⁹

Voilà, chère Ferry, les mots de Jacques qui m'accompagnent, qui nous accompagnent, depuis des années, et qui trouvent pour moi une forme de deuxième

⁵ *Ballade de Lorna de l'Our*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1996.

⁶ Éric BROGNIET, *op. cit.*

⁷ Cité par Charles Juliet, *Rencontres avec Bram van Velde*, Saint Clément de rivièrre, Fata Morgana, 1978.

⁸ Cité par Nadejda Mandelstam, *Contre tout espoir*, Paris, Gallimard, 1972.

⁹ *Ballade de Lorna de l'Our*, *op. cit.*

maison ici, au sein de cette Académie. Est-ce un signe ? J'aime à le croire, et tant pis pour les esprits trop rationnels, d'autant que parler de « signe » et de « rencontre » ne sont pas des mots vains, pour qui chemine avec l'œuvre de celui qui se surnomme « l'Indien ».

C'est à la suite de sa rencontre avec Ferry, femme aimée, amante, compagne, inspiratrice, épouse depuis 1964 et mère de ses deux fils, que l'homme entre en littérature. Il confie : « J'ai commencé d'écrire parce que j'ai eu à un moment précis la révélation de l'amour¹⁰. » Mieux, il dit devoir à la *compagne magique, sa sagesse et sa folie*¹¹, et n'aura de cesse, de recueil en recueil, de célébrer – ce sont ses mots encore – « celle qui fut et demeure la respiration poétique qui seule peut justifier mon existence, elle qui éveilla les poèmes de cet *Indien* dont, voici trente ans, elle vint abolir, de sa seule apparition, la ténébreuse et stérile solitude¹² ».

Quatre recueils succéderont à *La Défendue*, ils formeront le *Cercle Afenama*, socle inaugural de l'œuvre et long chant d'amour, massif, puissant, adressé à celle qui revient de livre en livre sous des noms différents. Hukala, Naïma, Iruna, Lorna Lherne, Lorna de l'Our. Depuis ma lecture adolescente des *Années-lumière* de Rezvani, où rayonne Lula, l'alter-ego-âme-sœur-femme-aimée de l'auteur, comme ils me parlent ces livres et ces couples qui nous donnent raison (et force) de croire en l'amour.

Ainsi, d'emblée, Crickillon nous relie à la plus pure tradition élégiaque, fervente, incantatoire. Mais comment « rendre aux mots *amour* ou *je t'aime* une potentialité lyrique et poétique » ? Comment faire résonner « la spiritualité de l'amour, ce qui peut faire ricaner une société du cynisme pragmatique¹³ » ? C'est Crickillon qui parle, s'adressant à l'écrivain Marcel Lobet auquel il succéda. L'œuvre de Crickillon y répond avec une maîtrise fiévreuse, un flamboiement de mots et d'images, un rythme tout particulier qui nous perd et nous rattrape, ose le style télégraphique, mêle les vers libres, les rimes, les assonances, invente avec une fougue et une liberté folles. De sorte que la lectrice que je suis s'émerveille de l'évidence et de l'absolue sincérité de ce qui se donne à lire. Je citerai un seul vers à titre d'exemple,

¹⁰ Éric Brogniet, *op. cit.*

¹¹ *Le Bois de Pluie*, Châtelaineau, Le Taillis Pré, 2006.

¹² Réception de Jacques Crickillon. Séance publique du 26 février 1994. Discours de Jacques Crickillon, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994.

¹³ Réception de Jacques Crickillon. Séance publique du 26 février 1994. Discours de Jacques Crickillon, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994.

crickillonesque en diable, puisque je ne peux céder à la tentation de tout relire à voix haute, ici, avec vous, cet après-midi. Alors, voici, tout simplement :

*Et vous veux, Lorna de l'Our*¹⁴

Mais donc cet Indien ? Jacques Crickillon naît à Bruxelles le 13 septembre 1940. La guerre s'invite aussitôt : le souvenir traumatique d'un aviateur criblé de balles sous son parachute à quelques mètres du balcon familial se grave dans sa mémoire. L'enfance ? On n'en saura pas grand-chose si ce n'est « une forme de pauvreté sociale, linguistique et affective », et quelques lignes dispersées dans les recueils : *À Noël, on t'emmenait faire le tour des grands magasins et c'était triste et vain et la mère disait « attention à la pluie pneumonie » et le père disait « tu n'es qu'un bon à rien*¹⁵».

Après un diplôme d'instituteur, le poète poursuit des études de philologie romane à l'Université Libre de Bruxelles puis enseigne à l'Athénée de Schaerbeek ainsi qu'au Conservatoire de Bruxelles. Sa vie est marquée par le goût du voyage et de l'aventure : l'Asie et l'Afrique viennent nourrir un réseau de sensations qu'il exploitera de livre en livre. Une exploration mystique pour cet Indien amoureux, non pas des grandes plaines, mais des hauts sommets.

*Haute la montagne où nous allons
si haute la montagne où nous allons couple de fourmis en
quête du Très-Haut*¹⁶

La montagne est au cœur de son inspiration, à la fois comme matériau poétique, communion avec le cosmos et expérience des limites. Elle est aussi une passion éprouvée concrètement avec femme et enfants puisque tous ont fait leurs preuves comme grimpeurs. Le recueil *Grand Paradis* (dont sera tiré le pseudonyme sous lequel paraissent ses poèmes pour la jeunesse, Frank Paradis) en témoigne : « J'ai écrit une partie de *Grand Paradis* autour de 3 000 mètres, j'en connais le côté technique mais aussi poétique¹⁷. » Et tapant ces mots sur mon clavier d'ordinateur, je pose les yeux sur le mont Ventoux, figure tutélaire et protectrice au pied de laquelle j'habite

¹⁴ *Ballade de Lorna de l'Our, op. cit.*

¹⁵ *Le Bois de Pluie, op. cit.*

¹⁶ *Litanies*, Châtelaineau, Le Taillis Pré, 2016.

¹⁷ Éric BROGNIET, *op. cit.*

désormais. Un signe ? Encore ? Dans mon panthéon d'images, le Ventoux, avec sa tour d'observation et sa silhouette de mammoth couché, est un repère. Il me confronte au « plus grand que soi » et me rappelle de tenir ma ligne, ne pas transiger sur mes valeurs, garder intactes mes aspirations. Il me renvoie aussi à Pétrarque, le poète élégiaque, fou d'amour pour Laure, sa muse, mariée, mère de sept enfants, qui ne viendra pas le rejoindre. Lorsque Pétrarque entreprend l'ascension du Géant de Provence, il décrit une montagne à la « hauteur extraordinaire », que l'on « découvre au loin de toutes parts, et qui est presque toujours devant les yeux¹⁸ ». Ses mots se mêlent à ceux de Crickillon :

*Il y a
Le silence et l'assourdissant
Le bleu et le blanc,
L'immobile et cela qui fuit,
Le bleu dans le blanc,
Le cercle rompu,
Le cercle recomposé,
Le doute, la certitude,
L'arbre foudroyé, qui tient¹⁹.*

Atypique, attachant, sincère, radical. Dans la bouche de ceux qui ont connu et côtoyé Jacques Crickillon, les adjectifs ne manquent pas. On devine que derrière ces qualificatifs, colère et révolte ne sont jamais loin. Elles irriguent le recueil *Colonie de la mémoire*, publié en 1979, deux ans après avoir reçu le prix triennal de poésie, un livre-pivot qui préfigure les suivants, amène le poète à réfléchir sur le monde et ses dérèglements, sur l'acte même d'écrire, son pouvoir et ses limites, et place désormais Crickillon en « poète-témoin » – on dirait aujourd'hui « poète-lanceur d'alerte ». Il en revient avec une poésie qui glisse de plus en plus vers de puissantes séquences narratives, dures, crues, amples, quasi cinématographiques, si bien que Jacques De Decker, dont je salue la mémoire, aura cette formule forte : « La poésie de Crickillon est un roman. »

¹⁸ PÉTRARQUE, *L'Ascension du mont Ventoux*, traduction de Victor Develay, Paris, La Librairie des Bibliophiles, 1880.

¹⁹ *Grand Paradis*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1991.

De ces récits-poèmes sans cesse repris et redéployés, chaque livre devient la fugue et la variation du précédent, de celui à venir. Ainsi, dans *Le Bois de Pluie : On travaille, on travaille. Le tunnel avance. En discernes-tu le prix ?*²⁰ Autrement dit, ces fils que tissent Crickillon portent un nom – et ô combien est-il utile de le défendre dans notre nouvelle société éditoriale du *one shot*, aussitôt digéré, aussitôt rentabilisé : il s'agit de faire œuvre.

« J'ai écrit, créé, évolué de façon totalement libre, indépendamment de toutes modes, de tous mouvements²¹ », annonce l'Indien qui refuse de se conformer aux récits « prêt-à-lire » pour case prédéfinie. Évidemment, les mots résonnent pour l'héritière que je suis d'une lignée de confectionneurs de *shmatte*s (des vêtements de peu, donc, en yiddish), qui a vu le métier se transformer sous ses yeux, passant d'un savoir-faire ancestral à la vente de loques standardisées achetées à vil prix sous une étiquette veillant à effacer les plus fondamentales singularités. Fini les tailles 38, 40, 42, désormais les clientes porteront toutes des vêtements labellisés « taille unique ».

Le poète, rendant de plus en plus poreuses les frontières « entre le récit et l'invention poétique », « la narration et le chant » poursuit en 1980 par un ensemble de nouvelles, *Supra-Coronada*, qui lui vaut le prix Rossel. Jacques-Gérard Linze en dira : « Ce sont des histoires de solitude, de désespoir, d'échec, distillées dans la langue somptueuse et précise à laquelle nous ont accoutumés vos poèmes. Même voix, même arsenal verbal²². » Cinq ans plus tard, dans *L'Indien de la Gare du Nord*, le narrateur rôde dans une ville dont il donne une vision apocalyptique : tout est béton, la catastrophe est autant industrielle qu'écologique, rien à espérer de la modernité, le progrès n'est qu'une fumisterie, nos mégapoles modernes des *New-Auschwitz*. La dimension prémonitoire de l'œuvre glace. Elle place le poète au cœur de nos préoccupations contemporaines, le révèle guerrier, rageur, même si, comme toujours, Crickillon s'inquiète : *Cela dit, j'ai si peur d'être un faux prophète*²³.

²⁰ *Le Bois de Pluie*, op. cit.

²¹ Éric BROGNIET, op. cit.

²² Réception de Jacques Crickillon. Séance publique du 26 février 1994. Discours de Jacques-Gérard Linze, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994.

²³ *L'Indien de la Gare du Nord*, Paris, Belfond, 1985, (rééd. Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000).

La langue de Crickillon se nourrit d'ellipses, de rythmes syncopés, juxtapositions d'images et laboratoire verbal, dans un long monologue qui fait l'effet d'une déflagration dans le paysage littéraire belge. Libéré du diktat du genre, refusant de tourner le dos à ce que les puristes nomment « paralittératures », l'Indien mêle dans une sorte de livre-bilan poésie, polar, science-fiction, mythologie, sans toutefois renoncer au souffle lyrique qui fait sa marque de fabrique. L'expérience sera poursuivie, notamment avec *La Nuit du Seigneur* ou *Le Tueur birman*, comme le pointe Christophe Van Rossom, auteur d'un essai sur le poète : « Voilà en effet des récits qui réunissaient pour la première fois des univers qui, jusque-là, s'ignoraient superbement : le roman noir américain, les trouvailles du Nouveau Roman, certaines hantises kafkaïennes, mais aussi le souffle visionnaire propre à la grande littérature d'anticipation²⁴. »

Durant près de cinq décennies, Jacques Crickillon revient imperturbablement se cogner aux miracles et impasses de la création. *La poésie est un mur ne sait jamais ce qu'il y a derrière*²⁵. Sans céder aux mirages de l'époque, il cherche et invente. Par exemple :

*Une chambre à l'écart des manœuvres. Pas de standardiste qui se fait les ongles, pas de secrétaire perpétuel. Vue sur du vrai feuillage*²⁶.

Il accepte aussi que la grâce ne soit pas toujours au rendez-vous :

L'inspiration ne vient pas tous les jours.

*Le soir, par pleine lune, on reste parfois les mains ouvertes, en attente, comme si la vie allait naître. Mais rien ne se passe, ou ça ne se remarque pas, et on s'endort*²⁷.

Le temps passant, son œuvre se fait plus philosophique, accueillant les penseurs orientaux, s'ouvrant plus encore au sacré, faisant se côtoyer un désir d'élévation spirituelle et la passion sans cesse réaffirmée pour la montagne dans sa dimension initiatique. Lorsque Hokusai écrit « Quand j'aurai cent dix ans, chez moi, soit un

²⁴ Christophe VAN ROSSOM, *Jacques Crickillon. La vision et le souffle*, Bruxelles, Luce Wilquin, 2003.

²⁵ *Litanies*, Châtelaineau, Le Taillis Pré, 2016.

²⁶ *L'Indien de la Gare du Nord*, op. cit.

²⁷ *Ibid.*

point, soit une ligne, tout sera vivant²⁸ », j'aime à imaginer les vers de Crickillon, comme une réponse en clair-obscur :

*je suis une chambre une chambre d'écriture elle rétrécit
moi aussi nous finirons dans un point²⁹*

Dans la nuit du 10 au 11 février 2021, l'Indien s'éteint.

*Toutes ces harpes
– harpies de naissance charpie d'or et déjà ça chuchote
pour ma mort³⁰.*

Quatre ans plus tôt, il avait livré son dernier opus, *Litanies*, recueil adressé à Lorna, oui Lorna-Ferry, encore et toujours.

*vous me direz Lorna ce qui du parcours fut bon délectable
j'en ferai poème c'est tout ce que je sais faire³¹.*

Pour conclure, permettez-moi d'associer à l'honneur que vous me faites ceux qui ont leur part dans ce que je suis – et ce que je suis n'est pas dissociable de ce que j'écris. J'emporte avec moi, comme de précieuses lucioles qui brillent quelque part dans cette pièce, les auteurs avec lesquels j'ai cheminé et qui m'ont fait grandir, mes disparus, mes personnages, mes lecteurs, mes éditeurs, mes amis, ma famille, et tout particulièrement mes parents, mon frère, mes deux merveilleuses filles, leur papa, et mon compagnon Jean Rouaud. Merci à eux, merci à vous.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Nathalie Skowronek, *Réception de Nathalie Skowronek. Séance publique du 29 octobre 2022 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlffb.be>

²⁸ HOKUSAI, Préface aux *Trente-six vues du mont Fuji*, 1835.

²⁹ *Le Bois de Cendre*, op. cit.

³⁰ *Ballade de Lorna de l'Our*, op. cit.

³¹ *Litanies*, op. cit.